L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 18 AVRIL 1886. 59ème Année.

FEUILLETON.

No. 4 Commencé le 28 mars

L'INSTITUTRICE

PAR

CHARLES DOLLFUS

—Suite—

C'est là qu'on me choisit un époux. Sa personne physique n'était pas déplaisante, son caractère paraissait ouvert et droit, son esprit judicieux, bien que d'un essor médiocre vers les choses intellectuelles. Il avait de la fortune et vivait sans profession. Ses goûts le portaient vers les exercices du corps, la chasse, le cheval, l'escrime. A tout prendre, il valait les jeunes gens que je rencontrais au bal ou parmi nos relations : ni meilleur ni pire. Je me décidai donc en sa faveur, sans répugnance, sinon sans entraînement. Cinq années s'écoulèrent. Nous n'eûmes point d'enfants. Au bout de ce temps, je commençai à ressentir quelque chose comme de l'ennui, une vague torpeur à laquelle succéda une agitation inquiète et sans but. L'existence qui m'était faite menaçait de me devenir fastidieuse. Tous les jours même train, même vie. Les soins d'un ménage réduit à presque rien, des visites en ville, des emplettes, quelques réunions toujours semblables avec les mêmes persones; de temps à autre un concert, un bal, une représentation au théâtre, et des commérages brochant, comme portant, sur ce thème uniforme et terne des journées provinciales. Afin de tromper mes ennuis, je me mis à lire. Un monde inconnu s'ouvrit devant moi. J'y entrai comme dans un pays enchanté. Dans ce monde de l'imagination, poètes et romanciers deviennent mes guides. Avec quelle croisade ardeur je les suivis dans les régions qu'ils me révélaient ! Mon cœur palpitait à leur suite. Au contact de leur, mon imagination, qui jusque-là était demeurée engourdie, s'éveillait, elle m'entraînait loin d'une réalité que je prenais en pitié, et dont je me désintéressais, dont je me dégoûtais de plus en plus.

Cependant, le vide que mes lectures acharnées m'avaient paru combler d'abord, bientôt je sentis qu'elles l'augmentaient, au contraire. Ah! que les femmes se mêlent du vague, qu'elles l'augmentent, au contraire. Ah! que les femmes se méfient du vague, qu'elles redoutent l'ennui qui les place en regard de l'inconnu, et par l'énervement de la volonté, par le dégoût de l'existence vulgaire, prépare leur défaite !

Vers ce temps, la garnison de Nevers changea. Mon mari fit à son club la connaissance du colonel du nouveau régiment. Le colonel fut invité chez nous. Il prit pied dans la maison. Je craignais de m'en réjouir, j'avais peur de moi. Non qu'il me fît la cour, mais il passait de longues heures avec nous, et comme il avait beaucoup de culture littéraire, c'est entre lui et moi que les entretiens s'établissaient sur des sujets qui laissaient indifférent mon mari. L'attrait de sa personne résidait dans le contraste entre son esprit profond, voilé de mélancolie, et son caractère de soldat. Il était brave comme pas un, au dire de ses camarades, et modeste, ainsi que tous les vrais braves, dont le courage est mieux qu'une affaire de tempérament et de sang.

Durant l'année que le régiment passa dans la ville, notre intimité ne fit qu'augmenter pour par pour. La guerre de Crimée éclata, le régiment dut quitter Nevers. Lorsque notre ami vint nous annoncer son départ, mon mari était absent. Le vertige nous saisit au bord de l'abîme que depuis six mois nous côtoyions ensemble. J'y tombai. Lorsque je me revoulai de mon accès de délire, j'avais perdu l'estime de moi-même, j'étais pour toujours en face de ma faute, en face de ma honte. Comment en un instant avais-je pu perdre tout mon passé ? J'étais dans la situation d'une personne qui aurait en rêve commis un meurtre, qu'elle verrait au réveil et qui la saisirait d'horreur. Et n'avais-je pas, en effet, égorgé l'honneur conjugal, n'avais-je pas, entre mon mari et moi, dressé le fantôme de ma probité morte ? Il allait désormais rester à notre foyer, s'asseoir à notre table, hanter mon chevet, me suivre partout où j'irais comme mon ombre.

Je demeurai les premiers jours anéantie, morne, stupide, hallucinée. Ma faute me fascinait. Les yeux fixes et vagues, à la manière d'une somnambule, j'errais dans l'appartement. Était-ce bien moi ? n'étais-je pas devenue une autre ? Les glaces me renvoyaient mon image : je m'épouvantais de l'y voir, et cependant elles rappelaient sans cesse vers elle mon regard. A ces premiers moments d'anéantissement succéda une période d'agitation nerveuse qui ne me permit plus de rester en place. J'allais, je voulais, je me répandais en visites, je courais les soirées, les dîners en ville, le théâtre; je ne cessais de causer à tort et à travers, espérant m'étourdir de mes paroles vaines et vides. Efforts inutiles pour me fuir ! Je ne réussis qu'à étonner le monde autour de moi par cette transformation inattendue et sans raison apparente. Quelques-uns même, et parmi eux mon mari, s'inquiétèrent de cette surexcitation nerveuse. Peut-être se demandait-on si je n'allais pas devenir folle ? L'excitation, par sa violence même, se dissipa promptement. Je rentrai en moi-même malgré moi. Les rumeurs du dehors cessèrent, je n'entendis plus que le reproche de ma conscience, où Dieu me se levait courroucé, le Dieu de mon enfance, celui que ma mère m'avait appris à prier chaque soir à genoux avant de m'endormir. Ma dévotion, qui consistait, comme celle de tant de femmes, en l'observance des pratiques routinières commandées par l'Église, se transforma brusquement en une ferveur enflammée. Je ne cherchais plus à me fuir dans les plaisirs du monde, j'essayais de me perdre en Jésus, dans sa clémence, dans son pardon. N'avait-il point pardonné à la femme adultère ? Mais tandis que sous l'égide du Fils je cherchais le Père des miséricordes, c'est le juge qui ne cessait de me présenter sa face redoutable. Prosternée le soir sous les chœurs arqueux de la cathédrale, j'entendais dans la voix des orgues gronder l'ouragan de sa colère. Des ténèbres croissantes de la nef surgissaient des anges exterminateurs, des chérubins qui tenaient l'épée flamboyante. Et je voyais se lever le jour du jugement : les tombes vomissaient leurs morts, je comparaissais... le mot adultère écrit sur mon front !

L'expiation, elle allait m'atteindre des cette vie : le châtiment avait germé dans ma faute, il était déposé dans mon sein. Je doutais d'abord, j'espérais me tromper. Au bout de peu de semaines, il fallut me rendre à l'évidence. O comble de la honte qui se voile d'hypocrisie ! Je dus avertir mon mari, et le voir se réjouir, le sentir me serrer ravi dans ses bras.

Les mois qui précédèrent la naissance de Berthe furent un calvaire affreux : je me traînais, portant un fardeau qui accablait ma conscience en même temps que mon corps, et que ma chair cependant, que mes entrailles, que mon cœur ne pouvaient s'empêcher de chérir. Un jour, soudain, l'idée me vint que cet enfant reproduirait les traits de son père, qu'il étalerait ma trahison, qu'il dénoncerait sa mère malgré lui et l'accuserait à la face du monde. Dès ce moment, il me fut impossible de penser à autre chose qu'à cette révélation vivante qui s'achemnait vers la lumière pour m'écraser. Ma faute cessa de me peser, je ne ressentis plus que la crainte de la voir se manifester au grand jour. Si je n'osais prier le ciel pour que cet enfant ne naquît point, je pensais involontairement qu'il pourrait ne pas naître et j'en venais presque à l'espérer. Toutefois, je n'allais pas jusqu'à concevoir, même aux heures les plus anxieuses, une pensée criminelle. Je l'aimais malgré tout, je l'aimais passionnément avant de le connaître.

Berthe naquit, je recueillis le fruit de ma honte. Presque en même temps, nous apprîmes la mort du colonel. Échappé en Crimée aux balles ennemies, il était mort au retour à Constantinople, dans un lit d'hôpital, d'une fluxion de poitrine. M. de La Roche, qui me l'annonça, ne vit pas mes émotion. Il était tout entier à la joie d'avoir enfin un enfant, une fille, ce qu'il avait toujours préféré. Il lui donna son nom. Les appréhensions qui avaient escorté ma grossesse s'illaient elles se confirmer ? Je tremblais en scrutant les traits de mon enfant endormie dans son berceau. Pendant des mois, je suivis, inquiète, la formation de son visage : j'observai l'expression de sa physionomie qui, de jour en jour, s'accentuait davantage. Nul doute : Berthe reproduisait les traits paternels. Et cependant ne me trompais-je point, n'était-ce pas le mirage de ma crainte que je voyais dans cette ressemblance à laquelle personne autour de moi ne paraissait prendre garde, mon mari moins que personne ? Le temps s'écoula. L'enfant entrait dans sa troisième année. M. de La Roche la voyait grandir, il l'admirait, il l'adorait de plus en plus; elle était devenue sa vie. Je commençai dès lors à me rassurer et, qui l'eût jamais pensé ? à me familiariser avec ma faute au point de n'en plus ressentir vivement l'aiguillon, excepté sous l'empire de quelque circonstance ou disposition particulière qui en ravivait passagèrement le souvenir et lui rendait son acuité. Faut-il croire que l'habitude émousse toutes choses, même la conscience, même le remords ? Oui, je m'habituais à une situation d'ailleurs irréparable, qui se prolongeait à travers les mois et les années sans aboutir à la catastrophe redoutée. J'aboutissais à un sentiment de quiétude relative. Oserai-je l'avouer ? je n'étais plus loin de me dire que mon mari, ignorant ma trahison, n'en souffrirait pas, que son existence s'était même enrichie d'une joie à laquelle il avait cru devoir renoncer. Une fois engagée sur cette pente du plaidoyer intime, à quels sophismes, à quelles ruses j'eus recours pour réussir à tolérer mon passé, sinon à m'en réconcilier avec lui ! J'avais été victime d'une surprise; j'étais tombée plutôt que je n'avais failli; une heure auparavant l'idée d'une telle chute m'aurait semblé monstrueuse. Dieu le savait, lui qui connaissait mes pensées depuis mon enfance. Mes souffrances, mon poignant repentir, ne m'avaient-ils pas en partie relevée à ses yeux comme aux miens ? Jamais je n'avais songé à faire le mal, j'il n'y avait en dans mon fait aucun calcul, nulle préparation, nulle préméditation. Je n'avais point tendu de piège à la confiance de mon mari, c'est moi qui étais tombée au piège de mon ignorance, victime plus encore que coupable peut-être. Si je restais désormais une femme dévouée, uniquement soucieuse d'élever pour le bien la pauvre enfant innocente de la chute qui lui avait valu de naître, il me serait donné malgré tout d'employer le reste de ma vie utilement. A quoi d'ailleurs me servirait de m'attarder en gémissant sur l'irréparable, au lieu de chercher dans le présent, dans l'avenir, ce que j'en pouvais encore tirer de bon et d'honnête ? Dieu certainement ne m'interdisait pas de consacrer l'avenir à me réhabiliter, il me l'ordonnait. Afin de me conformer à son commandement, j'employai à visiter les pauvres tout le temps que me laissait ma fille; j'abondais en aumônes, je débordais de charité envers les malheureux. Ayant ainsi réglé mes journées, et les bonnes intentions qui m'animaient me pouvant l'avenir en attenant le passé, je recommençai à vivre, ainsi qu'une personne qui retrouverait Pair et la lumière au sortir d'un cachot plein de transes mortelles, de visions effroyables.

Cet apaisement, il se produisait à la veille du jour où j'allais être frappée du coup de foudre auquel je croyais avoir définitivement échappé.

Berthe avait atteint cinq ans. Un jour, rentrée tard, j'allai m'asseoir pour le repas du soir entre elle et mon mari. Je reçus de ce dernier un accueil tout à fait inaccoutumé. Silencieux, concentré, presque farouche, il ne répondit que par monosyllabes à mes questions. Ses yeux ne reposaient pas sur Berthe ni sur moi avec leur expression ordinaire; ils allaient de l'une à l'autre, ils avaient quelque chose d'inquiéteur et de troublant. Un sourire singulier passait sur ses lèvres par moments, un sourire qui me donnait le frisson. L'enfant subissait comme moi un sentiment de malaise en face de cette attitude insolite; elle se montrait intimidée, et, si expansive d'ordinaire, demeurait muette. Lorsqu'elle fut couchée, nous restâmes en tête a tête au salon. Mon mari déplia son journal et se mit en posture de le lire. Mais il n'était pas à sa lecture; à chaque minute il changeait de position sur sa chaise, se levait, se levait, faisait quelques pas dans la chambre, et allait se rasseoir. Je souffrais d'une angoisse horrible, je soupçonnais que l'orage était sur ma tête et qu'il allait éclater. Tout à coup, M. de La Roche se leva de nouveau, arpenta la chambre, puis s'arrêta devant moi, me regardant fixement dans les yeux :

—A qui trouvez-vous que Berthe ressemble ? me dit-il.

Je faillis perdre contenance sous le choc de cette brusque apostrophe, mais, sentant qu'il y allait de notre destinée à tous, je gardai assez de sang-froid pour répondre avec un calme apparent et sur un ton d'hésitation indifférente :

—Mais..... je ne sais en vérité, je ne me le suis jamais demandé.

—Elle ne ressemble ni a vous, ni à moi dans tous les cas, reprit-il.

—Les traits de l'enfant sont à peine formés, lui dis-je, ils se modifient chaque jour, ils changeront sans doute beaucoup encore.

Parfaitement dit. Et puis en matière de goût, il ne faut pas disputer; chacun a sa façon de voir, n'est-ce pas? Sans compter qu'il existe parfois des coïncidences bizarres, des rencontres inexplicables, et qui vraiment tiennent presque du miracle. J'en ai eu la preuve aujourd'hui même. M. et Mme Roger sont venus pour vous voir. Ne vous ayant pas rencontrée, ils sont restés quelques instants dans l'antichambre à jouer avec Berthe, qui est ensuite allé rejoindre sa bonne. Comme ils se disposaient à se retirer, j'ai entendu, de la bibliothèque où j'étais, la femme qui disait au mari en haissant à peine le ton : —Avez-vous remarqué, mon cher, comme cette petite ressemble au colonel Marion ? On me l'avait déjà dit. Je viens de la bien regarder : c'est frappant. Ce sont ses yeux gris, son nez, sa bouche, jusqu'à ce petit signe au coin de la lèvre !

—C'est signé, répliqua M. Roger, et il partit de son gros rire que vous connaissez. Comment se fait-il que La Roche ne se soit aperçu de rien, lui qui a constamment la reproduction sous les yeux.

—Des yeux de mari !

—Ah ! j'oubliais, cela explique tout.

Et la-dessus, le couple de descendre l'escalier, où je les entends rire encore.

—C'est infâme ! m'écriai-je en jouant l'indignation de l'épouse outragée.

—Oh ! mon Dieu, reprit-il avec un calme qui me figea les os et sans cesser de me regarder en face, ne vous inquiétez pas outre mesure. Le monde s'ennuie, il faut bien qu'il médise pour se distraire. Il est désagréable toutefois qu'en cette occasion il ait pour lui l'apparence— le cas fortuit d'une ressemblance incontestable. Car elle est incontestable. Jusqu'au signe au coin de la lèvre !..... Ils ont raison, ces excellents Roger. Comment ne m'en étais je pas aperçu ? Simple coïncidence que cette ressemblance évidemment, mais chose certaine, chose flagrante néanmoins. Un jeu de la nature, une fantaisie ! je n'aurais garde d'en douter. Ne dit-on pas qu'en Italie, pour avoir de beaux enfants, les femmes garnissent leur logis d'images attrayantes ? Ne va-t-on pas jusqu'à prétendre que le souvenir d'un homme peut, même dans les bras d'un autre, marquer de son empreinte l'œuvre qu'une femme nourrira de sa chair et de son sang ? La physiologie, je crois, parle de ce mystère; et n'y a-t-il pas (vous qui aimez les romans, vous me le direz sans doute), n'y a-t-il pas un roman célèbre, les *Affinités électives* qui repose sur cette donnée scientifique ? Va donc pour les affinités électives. Votre vertu ne saurait être en cause, Dieu ma préserve de la soupçonner ! Le mariage est une religion. Il exige la foi, et c'est la foi qui sauve.

Touchée d'une accusation formelle, j'aurais pu me défendre, en bien tomber à genoux, implorer mon pardon. Je n'étais pas accusée expressément, et j'étais condamnée. Il ne me restait qu'à courber la tête.

—Quoi qu'il en soit, conclut mon mari, la découverte que nous devons l'un et l'autre à la visite des Roger est aussi désagréable pour vous que pour moi. Il n'y a rien à tenter : nous n'amènerons pas le monde à notre idée des affinités électives. Il n'aurait garde de fermer le registre de la médisance et du scandale, qu'il tient toujours si généreusement ouvert. Mais le monde nous est-il nécessaire ? Ou peut vivre ailleurs qu'à la ville. Ne m'avez-vous pas dit souvent que vous aimeriez la résidence à la campagne ?

—Je vous suivrai, répondis-je, où il vous plaira d'aller. Je n'ai d'autre vouloir que la vôtre; ce que vous déciderez sera bien fait.

Il sortit, et je restai seule dans le salon glacial, la tête plongée dans mes mains, anéantie à force de honte et de désespoir. C'était fini, mon honneur avait sombré dans la pensée de mon mari; rien ne le retirerait plus des profondeurs de mépris où il gisait. Cette condamnation muette, elle était définitive, elle pèserait sur moi jusqu'à mon dernier soupir.

Le lendemain de cette épouvantable soirée, pourquoi ne suis-je réveillée, quand j'aurais pu m'endormir pour toujours !

Comment allais-je désormais affronter la vue de mon mari, comment oserais-je encore en sa présence caresser mon enfant dans les traits duquel il ne cesserait de lire mon crime ? Je pas dis pensée peu dant plusieurs jours de subir cette épreuve. M. de La Roche était parti sans dire où il s'était rendu. Au bout d'une semaine, il revint. Ce fut pour organiser notre départ. Nous quittâmes Nevers pour nous installer dans ce château dont il avait fait l'acquisition, et qui s'était trouvé immédiatement disponible par suite d'adjudication après décès.

Dès notre arrivée, le pavillon me fut attribué comme logement particulier. Je ne l'ai pas quitté depuis. Sous le même tout, nos deux existences sont demeurées distinctes, étrangères l'une à l'autre. Il ne me fut pas interdit d'abord de voir Berthe. Cependant ses visites devinrent de plus en plus rares. On prit prétexte de mon état moral pour les faire cesser bientôt entièrement. La solitude où j'étais confinée avait exalté mon esprit au point de me jeter, au bout de peu de semaines, dans des crises nerveuses durant lesquelles ma tête ne m'appartenait plus qu'imparfaitement. Je sentais dès lors les premiers vertiges de la folie. Il me semblait que les ailes d'une noire chauve-souris me battaient les tempes. Oh ! détresse inexprimable de l'âme qui se cramponne vainement au bord du gouffre affreux ! Une parole maladroite ou méchante de la femme préposée à ma garde acheva de me perdre en me révélant la spécialité du médecin qu'on avait introduit près de moi. Etais-je donc réellement devenue folle ? Si encore ma défaite avait été complète, si j'étais demeurée plongée dans une démence, sans réveil ! Plus horribles que la folie même étaient mes périodes de lucidité, car je ne sortais d'un accès que pour en attendre un nouveau, mon esprit n'émergeait que pour contempler son propre naufrage.

Durant ces intermittences, la pensée de Berthe m'occupait exclusivement. Quel était son sort ? que devenait-elle ? A peine si l'on me répondait lorsque je m'informais d'elle. La notion du temps vint à m'échapper entièrement. Le seul retour des saisons, que m'indiquaient les changements atmosphériques, me laissait dans le doute. Les années se succédaient les unes aux autres sans modifier mon état ni ma vie. On voulut bien me donner quelques fleurs à cultiver dans ma chambre et un chardonneret. Comme je m'attachai à eux ! Quelquefois je discutrais dans le cour sa voix de ma fille, je mourais de tendresse à l'écouter, et longtemps après qu'elle s'était éteinte je l'entendais encore remplissant mon cœur de son écho délicieux.

Telle avait été ma vie, madame, avant votre arrivée, telle elle fut après. On voulut bien m'informer de votre entrée dans la maison; de votre personne, et des rapports qui n'étaient établis entre vous et Berthe, on ne dit rien. Je révais que vous étiez la perfection, que vous aimiez ma fille autant que moi, et qu'elle vous adorait. Je n'étais point jalouse de vous, je vous bénissais au contraire, la pensée de votre présence me soulageait du fardeau de l'inquiétude si longtemps porté.

Cependant mon corps, qui pendant des années avait résisté aux chocs d'une âme en détresse frappant vainement les murs de sa prison, mon misérable corps n'était plus qu'une ruine près de s'effondrer. Aujourd'hui, l'œuvre de destruction est complète, la délivrance approche. Si je n'avais en de la religion, si je n'avais senti aussi que je devais souffrir pour l'avoir mérité, j'en aurais fini de le début. Dieu qui me défendait de devancer l'heure, m'appelle maintenant à comparaître. Il sera miséricordieux; lui qui a vu ma misère, et qui dès ce monde m'a punie. Adieu, madame. Vous savez ce qu'une femme a pu souffrir sans cesser de vivre. Préservez votre fille des embûches tendues devant nos pas. Vous qui avez l'expérience, éclairez-la, chérissez-la, afin qu'elle se confie à vous dans les épreuves qui pourraient lui être réservées à son tour, quoiqu'il arrive, n'abandonnez pas en proie aux tourmentes du monde, à la merci de cette qui j'offensai et qui s'est bien cruellement vengé ! Que par vos soins elle épouse un homme qui ait son cœur et dont elle possède l'amour : notre salut n'est que là. Excusez la prière d'une mourante, ayez pitié, et que le ciel vous assiste toutes deux, qu'il vous donne le bonheur en échange de mes souffrances : je ne les regretterai pas.

Voilà ce que je lus. Voilà la mission qu'on me confiait, ce j'étais sous la menace, à la veille probablement d'un coup brutal, sans droit ni sans moyen de l'éviter.

Le lendemain et le surlendemain de cette révélation, je vis le spécialiste entrer dans la cour. Ses visites se prolongèrent plus qu'à l'ordinaire; il passa même la plus grande partie du second jour dans la maison. On avai mis son cheval à l'écurie au lieu de le laisser comme à l'ordinaire tou sellé aux mains du palefrenier. La mère de Berthe devait être mourante. Le troisième jour, je rencontrai M. de La Roche dans l'escalier. Il m'annonça que sa femme avait cessé de vivre et me chargea d'en instruire la chère enfant. Elle avait deviné que la mort planait sur la maison. Lorsque je lui dis que sa mère ne souffrirait plus, elle joignit les mains et se tut, regardant devant elle une image invisible et lui souriant dans sa douleur. Un instant après elle m'enlaçait dans ses bras :

—Je n'ai plus que vous au monde, me dit-elle, ne m'abandonnez jamais ! Si ma pauvre mère avait pu vous parler, c'eût été sa dernière prière : Ne m'abandonnez pas ma fille, qu'elle soit le vôtre toujours !

Des gens de la maison emportèrent le cercueil nuitamment. Ils le transportèrent dans la chapelle qui avait appartenu jadis au château, et qui était devenue le lieu de culte pour les quelques maisons éparses des environs. La messe des morts était dite, le tiers de l'assistance au cimetière, et personne ne parla plus de l'événement que pour louer Dieu d'avoir mis un à l'existence de la martyre.

Ce deuil fit que M. de La Roche ajourna un peu sa mise en demeure définitive touchant le mariage de Berthe. Sentait-il qu'il eût été par trop cruel de la formuler immédiatement ?

Juin était à nos portes, l'été allait remplacer le printemps. Malgré le retour de la belle saison, la santé de Berthe s'altérait toujours davantage; elle pâlissait et maigrissait, dans ses yeux creusés on lisait la fièvre et l'insomnie. A mes discrètes interrogations, elle répondait doucement qu'elle ne souffrait point, qu'elle ne se sentait pas malade. Toutefois dès le milieu de juin, son état s'était aggravé au point que je la voyais glisser irrésistiblement dans une maladie de langueur si bien m'avisait. Les moindres promenades l'exténuaient, elle s'essoufflait en montant l'escalier, avait des suffocations et des battements de cœur, prenait en dégoût la nourriture. Le sommeil aussi la quittait, elle ne s'assoupissait que vers le matin pour rêvasser lou demeurait. Dès qu'elle formait les yeux dans un demi-sommeil, le cauchemar, l'hallucination prenaient possession de sa tête affaiblie. Elle, si vaillante, qui ne craignait ni bise ni neige, qui avait à peine besoin de feu en décembre, elle avait froid maintenant en plein soleil, elle grelotait dans sa chambre. Je parlai à son père, qui ne voulut pas voir la autre chose qu'un effet de la jeunesse et du vague qu'elle met toujours, disait-il, au cœur des jeunes filles.

—Il faut la fixer à la vie positive, lui donner un train de maison à surveiller, un mari qui mette fin aux songeries. Un mari, soulig le médecin, conclut-il avec un ricanement qui me fit rougir. J'ai attendu, j'attendrai encore. Je vous prie néanmoins d'abréger une situation qui ne saurait se prolonger davantage, sans devenir intolérable pour tous. Berthe veut-elle entrer au cloître, je n'y mettrai pas obstacle, je vous le répète, mais elle connaît mon désir et le vicomte a ma parole. Voilà mon ultimatum. Qu'on s'arrange.

Comment aurais-je eu la cruauté de remettre Berthe sur ce chapitre ? Sa faiblesse augmentait tellement qu'elle eut une syncope ce même jour à la suite d'une simple promenade au jardin. Sur mes instances pressantes, le père se rendit enfin. On appela le médecin de campagne, un brave homme qui avait autrefois exercé en ville, et qui depuis vingt ans vivait au milieu des paysans et vieillissait en leur prodiguant les soins de son expérience et de son bon sens, sans leur rien réclamer en retour le plus souvent. Le médecine pour lui était moins dans l'officine du pharmacien que dans les prescriptions de l'hygiène; presque jamais d'ordonnance, beaucoup de bons avis : telle était sa pratique. Il déclara net à M. de La Roche que Berthe avait une maladie de langueur, laquelle tournerait à la consomption si l'on n'avisait promptement et n'enrayait le mal.

M. de La Roche essaya de plaisanter.

Le vieux docteur ne se laissa pas désarçonner.

—Je n'exagère pas, répondit-il : la vie de votre fille dépend de la résolution que vous allez prendre.

—Eh bien, quoi ? Que faut-il faire ?

—L'envoyer à la mer sans tarder et l'y laisser deux mois au moins.

A continuer.

ASSURANCES.

COMPAGNIE D'ASSURANCES

FACTORS' AND TRADERS'.

49.....Rue Carondelet.....49

NOUVELLE-ORLEANS, 12 janvier 1886.

Les Directeurs, conformément à la Charte de la Compagnie, publient l'exposé suivant de ses affaires durant l'année expirée le 31 décembre 1885 :

PRIMES.

Sur risques d'incendie.....	$413,670 73	
Sur risques de rivières	35,801 27	
Sur risques de mer....	5,665 22	
		$455,137 22
A ajouter primes non terminées de 1884.....		144,500 43
		$569,637 65
A déduire—		
Primes non terminées de 1885.....	$120,704 67	
Primes remboursées...	48,930 92	
Réassurances.....	78,571 07	
Escomptes et commissions.....	61,576 35	
		$309,783 01
Primes nettes acquises.....		$259,854 64
A ajouter—		
Intérêt et escompte..	$45,265 44	
Reçu pour sauvetage.	1,895 65	
Gain dans les valeurs du marché, actif.....	6,009 81	
		$53,170 90
Revenu net.....		$313 025 54
A déduire, pertes payées—		
Incendie	$146,352 66	
Rivières.....	9,601 57	
Mer.....	1,028 19	
		$156,982 42
Dépenses générales...	19,933 74	
Dépenses d'agences...	21,234 97	
Salaires et Board of Underwriters.....	25,691 86	
Impressions, fournitures de bureau, annonces, etc.....	3,714 73	
Taxes d'état et de ville.....	15,429 58	
		$233,987 30
Pertes non payées et non réglées.....		79,038 24
		30,593 20
Profits nets.....		$48,445 04

ACTIF DE LA COMPAGNIE.

Argent comptant.....		$45,794 01
Argent déposé à la Trésorerie d'Etat du Mississippi.....		25,000 00
Billets à ordre, billets surnuméraires, valant.....		174,510 37
Billets à ordre, billets hypothécaires, valant.....		88,621 24
Billets pour primes, valant.....		23,720 39
Bons des Etats-Unis, valeur du marché.....		123,750 00
Actions et autres bons, valeur du marché.....		261,732 07
Propriétés foncières, estimées à		147,000 00
Meubles de bureau.....		3,000 00
Compte courant de collection.....		57,860 69
Comptes dus par agents.....		4,144 98
Intérêts dus et échus sur prêts.....		2,701 83
16 pour sauvetage.....		450 00
		$959,191 88

PASSIF.

Capital.....	$700,000 00	
Surplus.....	70,445 94	
Primes non acquises	120,704 67	
Pertes réglées et non réglées.....	30,593 20	
Bills pour reassurances.....	9,250 07	
Dividende du 2 décembre 1884.....	198 90	
Dividende, 4 pour cent, déclaré le 11 janvier 1886.....	29,000 00	
		$959,191 88

Ce qui précède est une copie correcte faite des livres de la Compagnie.

ED. A. PALFREY, Président.
THOS. F. WALKER Secrétaire.

Fait sous serment par devant moi, ce 12e jour de janvier 1886.

(Signé) EDWARD IVY, Notaire.

A une réunion du Conseil de Direction, tenue le 11 du courant, il a été décidé de payer sur demande un dividende-intérêt de QUATRE POUR CENT sur le capital de la Compagnie.

ED. A. PALFREY, Président.
ANDREW HEARN, Vice Président.
THOS. F. WALKER, Secrétaire.

—DIRECTEURS—

John I. Noble.	A. Brittin.
John Chaffe.	John I. Adams.
Richard Milliken.	R. T. Archer.
Samuel Friedlander.	Chas. E. Black.
R. M. Walmsley.	John V. Richards.
J. M. Bass.	Thomas Day.
Samuel H. Boyd.	Samuel Dridgeon.
Wm. J. Behan.	John P. Richardson.
H. F. Eshleman.	Jas. T. Rodd.
C. J. Leeds.	John Phelps.
A. T. Janin.	Jules A. Blanc.
Louis Bush.	W. H. Bofinger.

14janv—1 m.

Compagnie d'Assurances du Sud,

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Troisième Etat de Situation.

Conformément aux exigences de sa charte, la compagnie publie l'exposé suivant de ses affaires de l'année expirant le 31 Décembre 1885 :

PRIMES REÇUES.

Sur risques d'incendie	$217,415 87	
Sur risques de rivière..	10,108 89	
Sur risques de mer....	38,398 08	
		$266,922 84
A ajouter : Primes non échues de 1884.....		49,279 56
Total primes.....		$316,202 40
Ajoutez : Intérêt et escomptes.$	20,843 81	
Sauvetage.....	119 60	
		20,963 11
Total recettes.....		$336,865 51
Déduisez : Pertes payées $114,544 84		
Primes remboursées et réductions.....	70,904 62	
Réassurances.....	10,353 04	
Taxes et licences.....	5,279 45	
Frais—Bureau des Réassurances, appareils Balnock et Corps de Sauvetage, loyer, annonces, etc.....	26,657 38	
		227,400 43
		$109,465 08
Réserves pour les primes non échues.....	$ 60,589 31	
Réserve pour pertes réglées et non réglées	20,823 35	
Divers comptes non soldés de Décembre 1885.....	1,314 93	
Reliquat.....	26,737 49	
		$109,465 08

ACTIF

Aux cotes du marché.

Comptant en caisse.....	$ 86,171 60
$49,000 Bons des State Unis 4 pour cent.....	49,200 00
120,000 Bons consolidés de la ville de New-Orléans, (émission Crossman).....	126,000 00
50,000 Bons à prime.....	49,000 00
Prêts sur nantissement payables sur demande.....	47,67 37
Prêts sur première hypothèque, immeubles en ville.....	6,653 32
100 actions de la Compagnie d'assurance Home de la Nlle-Orléans	2,400 00
50 actions de la Compagnie du chemin de fer Crescent City.....	3,750 00
1 action de la Bourse aux Produits de la Nlle-Orléans.....	100 00
Un bon de la Compagnie de Pompiers de St Bernard.....	50 00
Primes en voie de perception.....	35,939 51
Meubles, installations, coffres, mappes, etc.....	2,000 00
	$408,941 80

PASSIF.

Actions-capital payées.....	$300,000 00
Dividendes non réclamés.....	3,645 38
Réserve pour les primes non échues	60,589 31
Réserves pour les pertes réglées et non réglées.....	20,823 35
Réserve pour divers comptes non réglés de décembre 1885.....	1,314 93
Fonds de réserve.....	3,356 80
Surplus (non compris l'intérêt-dividende de juillet 1885).....	19,212 03
	$408,941 80

L'exposé ci-dessus est une copie exacte des livres de la Compagnie.

ERNEST MILTENBERGER, Président.
SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

Fait sous serment et signé pardevant moi, à la Nlle-Orléans, le 14 janvier 1886.

M. T. DUCROS, Notaire.
138 rue Gravier.

NOUVELLE-ORLÉANS, 14 janvier 1886.

A une assemblée de la Direction de cette Compagnie, tenue le 12 de ce mois, il a été unanimement résolu de payer sur demande des profits de l'année 1885, le dividende-intérêt semi-annuel régulier de QUATRE POUR CENT sur le fonds-capital, payable HUIT POUR CENT en 1885.

SCOTT McGEHEE,
15 janv—1m Secrétaire.

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.,

CHEZ

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE & BIENVILLE.

BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.

Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande. 1er sept85—1an

CHRISTMAS ON WHEELS.

Entrepôt de Voitures de R. P. RANDALL,

162 RUE GRAVIER.

BICYCLES, TRICYCLES, VÉLOCIPÈDES, PATINS A ROULETTES, VOITURES D'ENFANT, BIGGUES ET VOITURES DE PLAISIR, ETC

19 juil 85—1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

CANADA, Padel, mercredi, 14 avril.
LABRADOR, P. d'Hauterive, mercredi, 21 avril.
ST-GERMAIN, Boyer, mercredi, 28 avril.
ST-LAURENT, de Jouselin, mercredi, 5 mai.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (un compris).....$80 $100 et $120
Deuxième classe.....$60

Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont, $25, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à

A.D. SCHREIBER,
61 rue Carondelet, au premier.

P.S.—Chèques sur la Banque Transatlantique de Paris

RED STAR LINE.

Steamers de la malle Royale Belge et des E.-U. partant tous les samedis.

ENTRE NEW-YORK ET ANVERS

LE RHONE, GERMANY, ITALY, HOLLAND ET FRANCE.

1re cabine, $60 à $100. Aller et retour, $110 à $180. 2e classe $45. Aller et retour, $80. Entrepont, a bas prix.

Peter Wright & Sons, Gen. Agts., No 55 Broadway, N. Y.,

A.K. MILLER & CO., 37 Carondelet.
F.E. CLERY, 19 rue du Champ de Mars.
Ed. A. YORKE, coin Carondelet et Gravier.

4 nov—25 1 an

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 21 avril à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants:

KNICKERBOCKER, HUDSON.
LOUISIANA, NEW-ORLEANS.

Le steamer

LOUISIANA, Capt. Unger.

Partira de son quai au pied de la rue Toulouse

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Cabine.....$40
Entrepont..... 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à

ALFRED MOULTON & CO.,
4mai—1 an Rue Carondelet No 41

NEW CAMELIA,

SERVICE D'HIVER.

Le vapeur à partir du 1er Novembre 1885, partira de